

print

Discours de la guerre et double pensée. L'exemple de la Syrie.

De [Jean-Claude Paye](#) et [Tülay Umay](#)

Global Research, juin 29, 2014

Url de l'article:

<http://www.mondialisation.ca/discours-de-la-guerre-et-double-pensee-lexemple-de-la-syrie/5388995>

Depuis les attentats du 11 septembre, nous assistons à une transformation de la manière dont les médias rendent compte de l'actualité. Ils nous enferment dans l'irréel. Ils fondent une vérité non sur la cohérence d'un exposé, mais sur son caractère sidérant. Ainsi, le sujet reste pétrifié et ne peut plus établir un rapport à la réalité.

Les médias nous mentent, mais, en même temps, nous montrent qu'ils nous mentent. Il ne s'agit plus de modifier la perception des faits afin d'obtenir notre adhésion, mais de nous enfermer dans le spectacle de la toute puissance du pouvoir. L'exhibition de l'anéantissement de la Raison repose sur des images qui ont pour fonction de se substituer aux faits. L'*information* » ne porte plus sur la capacité de percevoir et de représenter une chose, mais sur la nécessité de l'éprouver ou plutôt de s'éprouver à travers elle.

De Ben Laden à Merah, en passant par le « *tyran* » Bachar el-Assad, le discours des médias est devenu production permanente de fétiches, ordonnant de s'abandonner à ce qui est « *donné à voir* ». L'injonction n'a pas pour objectif, comme la propagande, de convaincre. Elle enjoint simplement le sujet à donner chair à l'image de la « *guerre des civilisations* ». Le dispositif discursif de la « *guerre du bien contre le mal* », actualisant le processus orwellien de la double pensée, doit devenir un nouveau réel qui dé-structure l'ensemble de notre existence, de la vie quotidienne aux rapports politiques globaux.

Ce savoir-faire est devenu actuellement omniprésent, notamment en ce qui concerne la guerre en Syrie. Il consiste à annuler un énoncé en même temps qu'il est prononcé, tout en maintenant ce qui a été préalablement donné à voir et à entendre. L'individu doit avoir la capacité d'accepter des éléments qui s'opposent, sans relever la contradiction existante. La langue est alors réduite à la communication et ne peut remplir sa fonction de représentation. La dé-construction de la faculté de symboliser empêche toute protection vis à vis du réel et nous livre à celui-ci.

Énoncer en même temps une chose et son contraire

Dans les comptes-rendus du conflit en Syrie, la procédure de double pensée est omniprésente. Énoncer en même temps une chose et son contraire, produit une désintégration de la conscience. Il n'est plus possible de percevoir et d'analyser la réalité. Dans l'incapacité de mettre l'émotion à distance, on ne peut plus qu'éprouver le réel et ainsi lui être soumis.

Les opposants au régime de Bachar El Assad sont nommés à la fois comme des « *combattants de la liberté* » et des fondamentalistes islamiques ennemis de la démocratie. Il en est de même en ce qui concerne l'utilisation d'armes chimiques par les belligérants. Les médias, en l'absence de preuves, expriment une certitude de la culpabilité du régime syrien, malgré qu'ils mentionnent l'usage de telles armes par les « *rebelles*. » Ils ont notamment relayé les déclarations de la magistrate Carla Del Ponte, membre de la commission d'enquête indépendante de

l'ONU sur les violences en Syrie, qui a déclaré, le 5 mai 2013 à la télévision suisse : « *selon les témoignages que nous avons recueillis, les rebelles ont utilisé des armes chimiques, faisant usage de gaz sarin* ». Cette magistrate, qui est également l'ancienne procureure du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie peut difficilement être qualifiée de complaisance envers le régime de Bachar El Assad. « *Nos enquêtes devront encore être approfondies, vérifiées et confirmées à travers de nouveaux témoignages, mais selon ce que nous avons pu établir jusqu'à présent, pour le moment ce sont les opposants au régime qui ont utilisé le gaz sarin* ^[1] », a-t-elle ajouté

Quant à la Maison-Blanche, elle a n'a pas voulu tenir compte de ces témoignages et a toujours exprimé une position inverse. Ainsi, en ce qui concerne le massacre de Ghouta du 21 août, elle a diffusé un communiqué expliquant qu'il y a « *très peu de doutes* » de l'usage par la Syrie d'armes chimiques contre son opposition. Le communiqué ajoute que l'accord syrien, pour laisser pénétrer les inspecteurs de l'Onu dans la zone concernée, vient « *trop tard pour être crédible* »

Réduction du qualitatif au quantitatif.

Suite à l'utilisation, le 21 août 2013, d'armes chimiques dans la banlieue de Damas, M. Kerry a réaffirmé la « *forte certitude* » des Etats-Unis concernant la responsabilité du régime syrien. Un rapport du renseignement américain, diffusé par la Maison Blanche et disant s'appuyer sur de « *multiples* » sources, a aussi affirmé que le gouvernement syrien a eu recours à des gaz neurotoxiques dans cette attaque, dont il est « *hautement improbable* » qu'elle ait été commise par les rebelles. ^[2]

L'individu est placé hors du pouvoir de différenciation du langage. Le qualitatif, la certitude, est réduite au quantitatif, aux « *différents degrés de certitude* » exprimés préalablement par Obama ou bien à la « *forte certitude* » prononcée par J. Kerry. Le « *très peu de doutes* », quant à la culpabilité du régime syrien, fait aussi miroir à la responsabilité « *hautement improbable* » attribuée aux opposants. La qualité est alors restreinte à une différence de quantité. La qualité, ce qui est, devient, en même temps, ce qui n'est pas ou du moins ce qui peut ne pas être, puisqu'elle n'exprime plus une certitude, mais un degré ou une certaine quantité de certitude ou de doute. Se produit alors une équivalence entre des termes opposés, certitude et doute. La différence qualitative se réduit à un écart entre des quantités. Il n'y a plus d'autre qualité que celle de la mesure.

Cette réduction du qualitatif au quantitatif a, par ailleurs, déjà envahi notre vie quotidienne. Il n'y a plus de pauvres, mais des « *moins favorisés* ». De même nous ne rencontrons plus d'invalides, mais des « *moins valides* ». Les travaux les moins qualifiés sont actuellement auréolés par une dénomination opérant un déni de la dé-qualification subie. Ainsi, une femme d'ouvrage devient une « *technicienne de surface* », la caissière disparaît au profit de « *l'hôtesse de caisse* » et l'ouvrier est promu comme « *opérateur de production* ».

Le pouvoir séparateur du langage est annihilé. Les mots sont transformés en locutions verbales qui construisent un monde homogénéisé. Nous vivons dans un univers dans lequel tout le monde est favorisé. Il n'y a plus de différences qualitatives entre les êtres, mais seulement quantitatives. La vision d'un monde d'une parfaite homogénéité ou il n'existerait plus que des égaux, ne se différenciant plus que de manière quantitative, a déjà été anticipée par Georges Orwell dans *La ferme des animaux* : tous sont des égaux, mais certains le seraient plus que d'autres. ^[3]

Certitude absolue en l'absence de preuve.

Le mot, ce qui qualifie et différencie les choses, est remplacé par une image, par *ce qui est tout en étant pas*. Au contraire du mot qui se réfère à un objet, le degré de certitude, ne porte que sur le sentiment du locuteur. Ces locutions verbales n'ont pas pour but de désigner les choses de l'extériorité, mais de mettre la personne qui reçoit le message dans le regard de celui qui parle, de l'enfermer dans la torsion du sens qu'il effectue.

La certitude exprimée peut se détacher des faits et se présente comme purement subjective. Elle ne se rapporte pas à une observation, mais fait référence à une affection se présentant comme objective grâce à une opération de quantification.

La certitude des autorités étasunienne et française se spécifie aussi par le fait qu'elle est construite sur des données équivoques, sur l'invocation de preuves de la responsabilité du régime syrien, bien qu'ils rappellent l'impossibilité de savoir qui a effectué les frappes et comment ont été utilisées les armes chimiques. Il n'est plus possible de construire une certitude objective, car l'observation des faits est désamorcée et laisse la place à la sidération du sujet. La certitude exprimée ne sépare plus le vrai du faux, puisque la capacité de juger est suspendue.

Précisément, certitude subjective et objective sont indifférenciées. Il ne s'agit pas de croire ce qui est énoncé, mais de croire l'autorité qui parle, quoi qu'elle dise. Les déclarations des présidents Obama et Hollande se donnent immédiatement comme certitude absolue, c'est à dire qu'elles occupent la place que Descartes donne à Dieu « *comme principe de garantie de la vérité objective du vécu subjectif ...*^[4] » La question de passer par l'étape de la vérification objective, à travers le jugement d'existence, ne se pose pas dans la mesure où la certitude énoncée est libérée de toute contrainte spatiale et temporelle. Elle est posée en l'absence de limite, en l'absence de ce que la psychanalyse nomme le « *Tiers* », le lieu de *l'Autre*.^[5]

Suppression de la place du « *Tiers* ».

La certitude absolue, se présentant comme toute, installe un déni du réel, de ce qui nous échappe. Elle ne reconnaît pas la perte. Constituer un nous n'est plus possible car, celui-ci ne peut que se former qu'à partir du manque. La monade, elle, ne manque de rien, car elle est en fusion avec la puissance étatique. Les fétiches fabriqués par les « informations » bouchent le trou du réel, occupent la place du manque et opèrent un déni du tiers.

La certitude absolue s'oppose à la constitution d'un ordre symbolique intégrant le « *Tiers*^[6] », le lieu du langage. Le propre de la fonction du langage est de signifier le réel, en sachant que le mot n'est pas le réel lui-même, mais ce par quoi ce réel se trouve représenté. Jacques Lacan exprime cette nécessité par son aphorisme « *Il faut que la chose se perde pour être représentée* »^[7].

Au contraire, la certitude absolue colle les mots aux choses et ne rend pas compte de leurs rapports. En l'absence du « *Tiers* », elle empêche toute articulation du réel avec le symbolique. Cette absence de nouage est la formation d'une psychose sociale dans laquelle le dit du pouvoir devient le réel. La carence permet également l'émergence d'une structure perverse qui renverse l'acte de la parole et empêche de nommer le réel de la psychose..

Nous inscrivant dans la psychose, le discours des autorités françaises et américaines relève du déni pervers. Il constitue un coup de force contre le langage , « *coup de force car le désaveu se situe au niveau du fondement logique du langage.*^[8] » Le démenti du réel s'effectue par une chosification des mots et une procédure de clivage. Le coup de force cynique consiste en ceci : « *pervertir ce par quoi s'énonce la loi, faire du langage le discours raisonnable de la déraison,*^[9] » tel celui de la guerre humanitaire ou de la lutte contre le terrorisme.

Les législations antiterroristes se présentent comme des actions rationnelles de démantèlement du droit au profit de la fabrication d'images. Le droit étasunien est particulièrement riche de ces constructions imagées, tel le « *loup solitaire* », un terroriste isolé se rattachant à une mouvance internationale, « *l'ennemi combattant* » ou le « *belligérant illégal* » qui existent, car désignés comme tels par le président étasunien. L'ennemi combattant, comme le belligérant illégal, peut être un citoyen américain n'ayant jamais fréquenté un champ de bataille et dont « *l'action guerrière* » se résume à un acte de protestation contre un engagement militaire. L'écart avec le dit du pouvoir n'est plus possible. De même, toute protection face à son réel menaçant est levée. Le réel se manifeste sans voilement et peut alors nous pétrifier.

La suppression du Tiers réduisant l'individu à une monade, n'ayant plus d'Autre que la puissance étatique, permet au pouvoir, notamment en ce qui concerne le discours sur la guerre en Syrie, de fabriquer un nouveau réel. Les preuves de la culpabilité du régime syrien existent, car il le déclare.

Une « inquiétante étrangeté »

L'absence de « Tiers » nous installe dans la transparence, dans un au-delà du langage. Elle supprime l'articulation entre intérieur et extérieur. L'expression de la toute puissance du Président américain, sa volonté, de se libérer des contraintes du langage et de tout ordre juridique, nous dévoile notre condition, sa réduction à la « *vie nue* ». Il se produit alors « *une variété particulière de l'effrayant* » que Freud nomme *Unheimliche*^[10], terme sans équivalent en Français et traduit aussi bien par « *inquiétante étrangeté* » que par « *inquiétante familiarité*. »

Elle serait, selon la définition de Schelling, quelque chose qui aurait dû demeurer caché et qui a reparu. Dévoilées, les choses du monde apparaissent dans leur présence brute, en tant que Réel. Là où l'individu se croyait chez lui, il se sent tout à coup chassé de chez lui et devenu étrangement étranger à lui-même. Le dedans de notre condition, notre néantisation, est exorbitée, jetée dehors et nous apparaît sous la forme d'une manifestation de jouissance de l'exécutif étasunien. Par la mise en scène de notre division, l'inquiétante étrangeté, en devenant ce qui nous est le plus familier, supprime l'intime en se substituant à lui.

Freud évoque une dissociation du Moi. Ce dernier est alors éclaté et ne peut plus faire écran au Réel, à la menace qui le pétrifie. Freud parle de la formation d'un Moi étranger qui peut se transformer en conscience morale et traiter l'autre partie comme un objet.^[11]

Ce mécanisme resurgit comme retour du refoulé archaïque, celui qui a pour objet de voiler la détresse originaire du nourrisson. L'inquiétante étrangeté, produite par le discours d'Obama, est du même ordre. Il instrumentalise ce qui s'est passé en Irak, afin d'empêcher tout oubli de notre impuissance. Ainsi, il conforte « *le retour permanent du même* », constitutif du sentiment d'inquiétante étrangeté ou d'inquiétante familiarité. La procédure de répétition se présente comme un processus inexorable, comme une puissance que l'on ne peut confronter.

Jacques Lacan confirme cette lecture. Reprenant les travaux de Freud sur l'inquiétante étrangeté, il montre que l'angoisse surgit quand le sujet est confronté au « *manque du manque* », c'est-à-dire à une altérité toute-puissante qui l'envahit au point de détruire en lui toute faculté de désir.^[12]

En fait, les deux traductions, la première mettant en avant l'étrangeté, la seconde son caractère familier, font chacune ressortir un aspect de cette angoisse particulière que l'on peut également aborder grâce à la notion de transparence. L'intérieur et l'extérieur se confondant, l'individu est à la fois saisi par l'étrangeté de

voir son impuissance, par son dénuement intérieur exhibé à l'extérieur de lui-même et par la colonisation de son intime par le spectacle, devenu familier, de la jouissance de l'autre.

Déni et clivage du moi.

La dissociation est une tentative de défense archaïque, face à une puissance à laquelle on ne peut faire face. Cette désintégration du Moi permet le retour d'un « *déjà vu* » qui nous regarde. Il nous fait l'injonction surmoïque de nous regarder en tant qu'*infans*, en tant que celui qui ne parle pas, provoquant alors un sentiment d'inquiétante étrangeté.

Face à l'impératif de croire en la responsabilité de Bachar El Assad, l'individu se doit de suspendre les informations contraires et de les traiter comme si elles n'existaient pas. Il procède à un déni de tout ce qui relève de la différence, le fixant alors dans la position régressive, celle de l'union avec la mère, un stade précédant le langage, avant l'apparition de la fonction du père.[\[13\]](#)

Le déni de la contradiction entre une chose et son contraire, la responsabilité du gouvernement syrien et l'utilisation d'armes chimiques par les rebelles, est l'acte de refuser la réalité d'une perception perçue comme dangereuse, car l'individu devrait alors affronter la toute puissance affichée par le pouvoir. Pour contenir l'angoisse produite par l'inquiétante étrangeté, le sujet est contraint de juxtaposer deux raisonnements contraires et parallèles. L'individu possède alors deux visions incompatibles et dénuées de tout lien. Le déni de l'opposition entre ces deux éléments supprime toute conflictualité, car il fait coexister au sein du moi deux affirmations opposées qui se juxtaposent sans s'influencer. Il s'appuie sur ce que la psychanalyse appelle « *clivage du moi* ».

Le clivage donne au moi la possibilité de vivre sur deux registres différents, mettant côte à côte, d'une part, un « *savoir*, » l'utilisation de gaz sarin par les rebelles et de l'autre un « *savoir-faire* », une esquivance de la confrontation par une suspension de l'information. Il s'agit d'empêcher toute lutte, toute symbolisation, afin de jouir de la toute puissance du pouvoir. En l'absence de perception d'un manque dans ce qui nous est affirmé, on se trouve dans un en-deçà du conflit et dans une annulation de tout jugement.

La procédure a également été mise en évidence par Orwell dans sa définition de la « *double pensée*. » Elle consiste à « *retenir simultanément deux opinions qui s'annulent, alors qu'on les sait contradictoires et croire à toutes deux* », tout en étant capable d'en oublier une, lorsque l'injonction surmoïque se manifeste. Ensuite, il convient d'oublier que l'on vient d'oublier, c'est à dire « *persuader consciemment l'inconscient, puis devenir ensuite inconscient de l'acte d'hypnose que l'on vient de perpétrer*.[\[14\]](#)»

Le clivage est récurrent dans le discours de la guerre en Syrie. Les choses y sont régulièrement affirmées, en même temps que ce qui les infirme, sans qu'une relation soit établie entre les différentes énonciations. Contrairement aux déclarations de Carla Del Ponte, Washington serait d'abord parvenu, « *avec différents degrés de certitude* », à la conclusion que les forces gouvernementales syriennes ont fait usage de gaz sarin contre leur propre peuple. Cependant, Barack Obama a, en même temps, déclaré que les Etats-Unis ne savaient « *pas comment [ces armes] ont été utilisées, quand elles ont été utilisées, ni qui les a utilisées*[\[15\]](#) ». L'opération place le sujet dans le morcellement, dans l'incapacité de réagir face au non sens de ce qui est dit et montré. Il ne peut faire face à une certitude qui se revendique d'une absence de savoir.

Le renversement logique de la construction langagière devient une manifestation

de la puissance de l'exécutif étasunien. Il exhibe une capacité de s'affranchir de toute organisation du langage et ainsi de tout ordre symbolique. L'absurdité revendiquée de l'énonciation est un coup de force contre le fondement logique du langage. Elle a alors un effet de pétrification sur les populations et les enferme dans la psychose.

Jean-Claude Paye *, **Tülay Umay**, sociologues.

* Auteur de ***L'Emprise de l'image. De Guantanamo à Tarnac***, éditions Yves Michel, novembre 2012.

[1] « Les rebelles syriens ont utilisé du gaz sarin, selon Carla Del Ponte », *Le Monde.fr avec Reuters* | 06.05.2013, http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2013/05/06/les-rebelles-syriens-ont-utilise-du-gaz-sarin-selon-carla-del-ponte_3171289_3218.html

[2] « Syrie : les Etats-Unis ont la "forte certitude" que Damas a eu recours à des armes chimiques », *Le Monde.fr* | 30.08.2013, http://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2013/08/30/syrie-les-etats-unis-ont-la-forte-certitude-que-damas-a-eu-recours-a-des-armes-chimiques_3469202_3218.html

[3] « Tous les animaux sont égaux, mais certains animaux le sont plus que d'autres », Georges Orwell, *La ferme des animaux*. Gallimard Folio 1984.

[4] Charles-Éric de Saint Germain, *L'avènement de la vérité Hegel, Kierkegaard, Heidegger*, L'Harmattan 2003, p. 37.

[5] Dominique Temple, "Lacan et la réciprocité", *Lacan et la réciprocité*, 2008, http://dominique.temple.free.fr/reciprocite.php?page=reciprocite_2&id_article=202

[6] *Le « Tiers » est ce qui défusionne l'enfant de la mère, lui donnant ainsi accès au champ du langage et de la parole. Il permet l'assujettissement du sujet à un ordre symbolique*

[7] Jacques Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse – in : Écrits – Le Seuil – Paris, 1966*].

[8] Houriya Abdellouahed, « La tactilité d'une parole. Le pervers et la substance », in *Cliniques méditerranéennes* N° 72, Érés, p.5, <http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2005-2.htm>

[9] *Op. Cit.*, p. 8.

[10] *Unheimliche* est un adjectif substantivé, formé à partir de deux termes : le préfixe *Un*, exprimant la privation et l'adjectif *heimlich* (familier). La traduction « *l'inquiétante étrangeté*, » d'abord proposée par Marie Bonaparte, ne tient compte ni de la familiarité signifié par *heimlich*, ni de la négation marquée par le *Un*.. Aussi d'autres traductions ont été proposées telle que « *l'inquiétante familiarité* ». Lire les remarques préliminaires de François Stirn à la traduction de « *Une inquiétante étrangeté* » par Marie Bonaparte et E. Marty, *Profil Textes Philosophiques, Philosophie*, octobre 2008, www.esparedes.pt/escola/images/freud_etrangete.pdf

[11] Le partage en deux éléments séparés a pour conséquence « *que l'un participe au savoir, aux sentiments et aux expériences de l'autre, de l'unification à*

*une autre personne, de sorte que l'on ne sait plus à quoi s'en tenir quant au moi propre, ou qu'on met le moi étranger à la place du Moi propre- donc dédoublement du Moi, division du Moi, permutation du Moi-et enfin, le retour permanent du même, » S. Freud, « Inquiétante étrangeté et clivage », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard 1988, p. 236.*

[12] Régine Detambel, Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard 1988, http://www.detambel.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=656

[13] « Inquiétante étrangeté et clivage », http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2002.ravit_m&part=66598

[14] « *Retenir simultanément deux opinions qui s'annulent alors qu'on les sait contradictoires et croire à toutes deux... Oublier tout ce qu'il est nécessaire d'oublier, puis le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin, pour l'oublier plus rapidement encore. Surtout, appliquer le même processus au processus lui-même. Là, était l'ultime subtilité. Persuader consciemment l'inconscient, puis devenir ensuite inconscient de l'acte d'hypnose que l'on vient de perpétrer. La compréhension même du mot « double pensée » impliquait l'emploi de la double pensée.* », George Orwell, 1984, première partie, chapitre III, Gallimard Folio 1980, p.55.

[15] « Les rebelles syriens ont utilisé du gaz sarin, selon Carla Del Ponte », *Op. Cit.*.

www.mondialisation.ca/discours-de-la-guerre-et-double-pensee-lexemple-de-la-syrie/5388995 data-title="Discours de la guerre et double pensée. L'exemple de la Syrie.">

Copyright © 2014 Global Research